

LE PROPAGATEUR

VOL. I.

DÉCEMBRE 1904.

No. 12.

Chronique mensuelle.— Louis Veillot.— La vocation et le choix d'un état.— La connaissance de Notre-Seigneur.— Les jeunes filles chrétiennes.— La Béarnaise (*suite et fin*).—Primes aux abonnés du PROPAGATEUR.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : La délation. Son organisation au Ministère de la guerre en France. C'est la guerre ouverte.— La persécution contre les Sulpiciens.— M. Wallon. M. Paul de Cassagnac. Le très honoré M. Lebas.— Echange de sympathies à remarquer.— Ce qui vient d'Amérique à la France.— Les élections, les bleus et les rouges.— Diocèse du Sault Ste-Marie, Mgr Scollard.— La Saint-Charles à Ste-Thérèse.— Mgr Sbarretti chez les Jésuites.— A l'Université Laval.— Nos deuils

Connait-on quelque chose qui répugne davantage à un peuple civilisé, aussi bien qu'à un homme de bonne éducation, que l'espionnage et la délation?

Trahir! c'est toujours vil et bas. C'est utile parfois, et, cela profite au traître au moins pour un temps; mais c'est indigne, et c'est répugnant toujours.

Vous viviez en amitié, en bonne entente avec quelqu'un. Il profite de votre intimité pour vous étudier et vous épier, grossir vos fautes, vous prêter des intentions que vous n'aviez pas, et, il tâche ensuite de vous couler auprès de qui de droit, pour avancer ses petites affaires. Il faut s'attendre à cela, paraît-il, dans la bataille de la vie. Heureux est celui qui ne connaît pas de Judas!

Mais l'histoire n'a peut-être jamais enregistré une campagne de trahisons et de délations ou de *judäisme* (pardon!) semblable à celle dont on vient de dénoncer l'existence et de dérouler les procédés avilissants devant la Chambre française.

Dans la séance du 28 octobre, un député de la Seine, M. Guyot de Villeneuve, a révélé un état de choses stupéfiant. Le ministère de la Guerre avait organisé, ces dernières années, un système régulier de délations indignes. Les *informations* contre les officiers de l'armée, coupables du *péché* de religion—on disait

d'anti-républicanisme, — étaient recueillies par le Grand Orient de France, c'est-à-dire par les francs-maçons. On imagine les résultats. Les promotions aux honneurs des décorations ou de l'avancement en grade étaient accordées aux seuls amis des purs ministres Combes et André! à ceux-là seuls qui n'étaient point suspects, aux yeux des *frères trois-points*, d'anti-républicanisme.

Le cabinet Combes, à ce sujet, a été à deux doigts de sa chute et le général André a dû résigner comme ministre de la Guerre.

Or, si la délation est odieuse, même quand elle a pour but la correction de l'individu et le bien de la société, qu'est-elle quand elle n'est plus qu'un système organisé contre le patriotisme et la foi des meilleurs citoyens?

Les preuves n'ont rien laissé à désirer. Le Grand Orient de France, d'ailleurs, a lancé un manifeste public reconnaissant le bien fondé de l'accusation d'espionnage, que d'abord les ministres avaient essayé de détourner. On plaide justification. Plus que jamais, c'est à visière levée que les *maçons* de France combattent les catholiques et l'Eglise. Bruyamment, ils veulent la *rupture* avec le Vatican. C'est en vain que des hommes relativement modérés, comme M.M. Ribot et Deschanel, parlent de moyens pacifiques et de séparation faite "dans la raison et la justice." Comme l'a crié l'autre jour le socialiste Levrand, cette *rupture* avec Rome ne se fera en somme, que par la guerre.

"C'est pourquoi, conclut M. de Mun, dans un article au *Gaulois*, je dis aux catholiques mes frères: préparez-vous à souffrir et surtout à combattre."

On ne se serait pas attendu à voir si vite les M.M. de Saint-Sulpice en butte aux persécutions qui désolent la France. Les pieux et distingués fils de M. Olier s'occupent si peu du monde et de sa politique. Et pourtant c'est fait. M. Combes, dans une circulaire, adressée le 3 octobre aux évêques de France, explique, en se basant, dit-il, sur le droit concordataire et sur le droit canon (!), que dans un an (automne 1905) les évêques devront confier leurs séminaires à des prêtres séculiers et non plus à un *personnel congréganiste* (lisez *sulpicien* ou *lazariste*.)

Autrefois, les parents et les amis des martyrs leur offraient des *agapes*, et les saluaient respectueusement, la veille du supplice. Elèves et amis, fils et frères des Prêtres de Saint-Sulpice, tous les membres du clergé canadien, il me semble, s'uniront, devant Dieu, à ces messieurs, pour obtenir du ciel que l'épreuve soit de courte durée.

"Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello!"

* * *

Trois hommes viennent de mourir, en France, dont la réputation était arrivée jusque sur nos bords.

Le doyen d'âge du Sénat, M. Wallon, l'ancien ministre, est mort, le 14 novembre, à 92 ans. Il fit souvent appel contre les sectaires des Loges à un libéralisme intelligent et large.

M. Paul de Cassagnac nous était encore mieux connu: Impérialiste intransigeant, il en voulait à mort à la République. "Elle me tuera, disait-il, *la gueuse*, ou je la tueraï." Il fut longtemps député du Gers, et toujours journaliste. Journaliste, il l'était admirablement. Son nom, comme celui de Drumont, était un programme. Son style était mordant, incisif, pourfendeur endiablé. Catholique.... avec des lacunes? il fit plus d'un bon combat; mais il eut le tort de ne pas savoir se soumettre à des avis venus de haut et de loin.

C'est un abîme que je traverse, comme transition, en parlant tout de suite du vénéré M. Lebas, supérieur général de Saint-Sulpice qui vient, lui aussi, de décéder; mais la mort en franchit bien d'autres, et elle établit parfois de bien plus étranges rapprochements. Né en 1827, et entré à Saint-Sulpice en 1850, le très honoré M. Lebas, après avoir enseigné plusieurs années et avoir occupé la charge de supérieur à Lyon, pendant vingt-sept ans, était devenu supérieur général de la Compagnie en 1901. Nul doute que le triste état religieux de la France, et spécialement les mesures récentes contre Saint-Sulpice, ont dû contribuer à hâter la fin de sa vie. Son successeur aura une lourde charge à porter. Comme M. Emery devant Napoléon, il aura besoin de fermeté et de prudence. Pour cette importante succession, les journaux d'Europe mentionnent les noms du supérieur de Paris, M. Garriguet, et du supérieur de Reims, M. Berrué. Dieu y pourvoira. Au Canada, beaucoup pensent que peut-être M. Le-coq, qui est membre du grand conseil de Paris, pourrait bien nous être enlevé? Mais, non. Le distingué supérieur de Montréal s'est tellement identifié avec nous, et il fait tant de bien que Dieu nous le gardera.

* * *

L'association des idées nous a insensiblement ramenés au Canada. Je voulais pourtant dire un mot de cet admirable échange de sympathies qui vient de s'effectuer, à propos de la situation

faite au catholicisme en France, entre les évêques américains du 3^e congrès eucharistique, réunis à New York, et Son Eminence le cardinal archevêque de Paris, Mgr. Richard.

“Nous, fils de l’Eglise — disait le document américain —, fidèles ministres et dispensateurs des mystères de Dieu, nous sommes profondément affligés des souffrances endurées par nos frères dans la foi, en ce pays honoré si longtemps et à bon droit de cette glorieuse devise: *Gesta Dei per Francos*. Aux évêques de cette nation, au clergé et au peuple, nous envoyons solennellement, du fond du cœur, dans la lutte présente, notre sincère adhésion à la défense du droit, de la vérité et de la religion.” (9 octobre.)

Et le vénéré cardinal de Paris répondait (30 octobre) que ce document, “expression solennelle de la pensée des évêques des prêtres et des fidèles de l’Amérique du Nord, apportait à l’Episcopat, au clergé et au troupeau des fidèles de France, en ces temps d’épreuves, “une bien grande consolation.”

* * *

Plus d’une consolation, d’ailleurs, arrivent à la France, venant d’Amérique. On comprend mieux la liberté sur nos rives que là-bas, et surtout on la pratique mieux. Et ce doit être une consolation, pour tous les proscrits du droit, de constater, en regardant par de là la Manche et par de là l’Atlantique, que le régime constitutionnel et le régime républicain peuvent fonctionner autrement que par la tyrannie et l’oppression.

* * *

Au Canada, nous avons eu des élections, au fédéral et au local. Nos voisins des Etats-Unis ont également élu les *électeurs* qui *devront choisir* M. Roosevelt. C’est un choix qui n’est plus libre.

Fichu temps que celui des élections! Le peuple a l’illusion — un moment — de se croire souverain. . . . et il vote trop souvent en esclave du *parti pris* et du *préjugé politique*.

Mon père était bleu? Donc, je suis bleu. En voilà une raison!

Tel autre est *rouge* à n’en pas voir clair. Il lui faut le *Transcontinental* de M. Laurier, coûte que coûte. Oui, mais demandez-lui ce que c’est que le *Transcontinental*? Il gardera un silence prudent, et pour cause.

Un électeur intelligent ne devrait accorder son vote qu’à un

homme qu'il sait vouloir et pouvoir travailler au bien du pays. Sans doute! Mais c'est plus facile de poser un principe que de l'appliquer. En tout cas, d'après ce qu'on entend et ce qu'on lit, nos mœurs électorales sont déplorables.

* * *

Un nouveau diocèse vient d'être créé, dans l'Ontario. Ce sera celui du Sault Ste. Marie, détaché de Peterboro. On annonce l'élection à l'épiscopat — pour ce siège du Sault Ste. Marie — de M. l'abbé Scollard, de North Bay.

Beaucoup d'anciens élèves du Grand Séminaire de Montréal, de 89-90 et 90-91, se rappelleront sans doute, la figure intelligente et sympathique du brillant étudiant qu'était alors celui qui devient Mgr. Scollard.

Je me souviens encore des méthodiques et vivantes *argumentations* que l'abbé Scollard soutenait contre l'abbé Brophy ou contre l'abbé Juillard. Je l'entends encore poser, en classe, au professeur Driscoll des questions intéressantes et parfois même bien précises! Comme ce temps est déjà loin.

Mgr Scollard sera, j'en suis convaincu, le père et l'ami de toutes ses ouailles. Les Canadiens français l'aimeront, car il les aime.

Notre modeste *Propagateur* demande la permission de déposer ses respectueux hommages aux pieds du nouvel évêque du Sault Ste. Marie, et celui qui écrit ces lignes implore de Mgr. Scollard une paternelle bénédiction.

* * *

A l'occasion de la fête de Saint-Charles Borromée beaucoup de Séminaires célèbrent, en novembre, une solennité. A Sainte-Thérèse, cette année, la célébration traditionnelle a revêtu un caractère de grandeur particulière, dû à la présence de Son Excellence le Délégué Apostolique, Mgr. Sbarretti.

La lecture des détails de cette fête écolière, que les journaux ont publiés, réveillaient dans mon âme bien des souvenirs déjà vieillissants!

M. le supérieur Jasmin a parlé, dans son discours au Délégué, du dévouement au Saint-Siège et de sa nécessité pour la formation complète d'un catholique.

Par la netteté de son coup d'œil et la souplesse de sa parole, le

jeune et distingué supérieur de la maison thérésienne est de ceux qui font impression et qui touchent.

Deux jeunes gens ont discoursu, puis Mgr. Sbarretti a parlé de la *bonne éducation*, dont l'enfance a besoin pour arriver à avoir du caractère.

* * *

Dans quelques jours, Mgr. Sbarretti présidera, chez les Jésuites de la rue Bleury, à Montréal, une "séance jubilaire," qui est offerte à Son Excellence pour la gloire de l'Immaculée.

A l'avance, on goûte les bonnes et fortes choses que les élèves des Jésuites, toujours si bien *stylés*, diront sans doute spirituellement à la louange de la Bienheureuse Vierge Marie.

Une *séance* à la rue Bleury, il y a longtemps que c'est pour l'élite montréalaise un régal impatientement attendu!

* * *

A l'Université Laval de Montréal, on procure aussi aux esprits avides de culture, durant la saison d'hiver, un aliment substantiel et savamment varié.

Sans parler des conférences littéraires que M. le Professeur Léger donne, cette année, sur "le roman français au XIX^e siècle," des innovations très heureuses sont à signaler dans l'enseignement des cours publics de Laval.

M. l'abbé Perrier, vice-chancelier de l'archevêché, a été chargé d'un cours de Droit Public de l'Eglise, et M. Lagacé, l'artiste bien connu, a accepté le titre et la charge de professeur d'esthétique.

Savoir le droit de l'Eglise, comprendre quelque chose de l'art, comme tout cela est important à la formation d'une jeunesse et à la culture d'un peuple chrétien!

Comme tous ceux qui l'ont précédé, le vice-rectorat de M. le chanoine Dauth sera une bonne fortune pour l'Université montréalaise.

De progrès en progrès, notre race marche vers l'avenir, et, comme chante notre poète:

Aujourd'hui, forts de l'avenir,
 Sans faire un seul pas en arrière,
 Fidèles au vieux souvenir,
 Nous poursuivons notre carrière!

* * *

Hélas, si la race progresse et va de l'avant, toujours quelques-uns de ses fils tombent, le long de l'année, pour ne plus se relever.

Hier c'était, à Montréal, ce cher et brillant confrère, que la haute société du monde des lettres et des arts, mais aussi le monde des œuvres et des sacrifices et la société des humbles se disputaient et se partageaient: M. l'abbé Gustave Bourassa, curé de Saint-Louis-de-France.

Avec lui, au cours du mois, ce furent: M. le chanoine McCarthy, d'Ottawa, M. le chanoine Godard, de Saint-Hyacinthe, M. le curé Tremblay, de Saint-Philippe de Néri (Québec), M. le curé Mayrand, de Saint-Léon (Trois-Rivières), M. le curé Charlebois, de Sainte-Rose (Ottawa), et enfin le Rév. Père Carrier du Collège Saint-Laurent.

En comptant celle du très honoré M. Lebas, c'est donc huit mortalités que j'annonce à mes lecteurs. Mon Dieu, que la liste est longue depuis février dernier! Je l'ai refaite. J'ai trouvé *cinquante-neuf noms* et nous avons encore un mois avant de toucher 1905. Et notez que de toutes ces mortalités, près de vingt furent subites.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Sherbrooke, 27 novembre 1904.



LOUIS VEUILLOT

Par EUGÈNE VEUILLOT.

Le troisième volume de "Louis Veillot" vient de paraître. Le *Propagateur* donnait, dans sa livraison d'octobre, l'*avant-propos* de ce beau et bon livre. Les deux premiers volumes avaient paru ces dernières années. L'*avant-propos* du troisième, qui annonce un quatrième et dernier tome, a été signé, à la date du 20 mai 1904.

L'on sait que l'auteur de la vie de Louis Veuillot c'est son frère : monsieur Eugène Veuillot, le vigoureux écrivain qui, à 86 ans, tient encore la plume de directeur en chef à l'*Univers* de Paris.

Pendant quarante ans, Eugène Veuillot fut l'associé et le collaborateur de son illustre frère. Depuis vingt ans, il est resté son continuateur. Il lui appartenait d'écrire sa vie. Quand, à son tour Eugène aura déposé la plume des nobles combats et sera parti pour la rive d'où l'on ne revient plus, il faudra qu'un autre Veuillot—François, je suppose?—lui aussi, alors, rédacteur en chef à l'*Univers*, donne la suite de "Louis Veuillot," et nous écrive "Eugène Veuillot," en attendant qu'un autre Veuillot, sans doute, publie pour nos neveux : "François Veuillot."

Je sais qu'il y a des gens qui prisent peu le *genre* des Veuillots. Ils n'empêcheront pas pourtant que l'histoire de cette famille ne soit quelque chose de l'histoire de la France, de l'histoire de l'Église et de l'histoire du monde au XIX^e siècle.

La presse, c'est incontestable, est la grande puissance des temps actuels. Elle fait par le monde immensément de mal. Elle fait aussi du bien et elle en pourrait faire plus, spécialement en notre pays.

Par sa plume redoutable, Louis Veuillot s'est taillé une large part de gloire au dernier siècle de l'histoire de France.

Qu'il soit permis de ne pas approuver toutes ses vues et qu'il soit licite de réprover même quelques-uns de ses procédés trop vifs, j'en tombe d'accord; mais il est impossible de ne pas voir dans le *caro Veuillot* de Pie IX l'un des hommes les plus considérables du dernier siècle, et il serait injuste de ne pas saluer dans le défunt Rédacteur de l'*Univers* l'un des écrivains les plus faciles et les plus féconds qu'ait produit ce siècle si riche en grands hommes et en grands écrivains.

Aussi bien, est-ce l'âme émue et souvent le cœur serré, que j'ai parcouru lentement, ces derniers quinze jours, les trois volumes de "Louis Veuillot."

Cette lecture, j'en suis convaincu, sera pour tous ceux qui la voudront faire, fortifiante à leur foi et vivifiante à leur esprit.

Je me permettrai de la recommander à tous ceux qui s'ennuient dans la vie et pour qui le monde est dur, à tous ceux qui se désolent de ne pas toujours être compris et que les tentations de découragement assaillent, à tous ceux qui souffrent enfin parce qu'ils voudraient—et ne peuvent—faire plus et mieux pour la cause de Dieu et de sa sainte Église.

* * *

Je ne dois parler spécialement aux lecteurs du *Propagateur* que du IIIe volume de "Louis Veillot."

C'est un *in-octavo* de 600 pages, qui raconte l'histoire du héros de 1855 à 1869.

"De la vie de Louis Veillot, écrit-on dans "*le Mois*," c'est la période la plus importante et la plus émouvante. L'homme privé subit des deuils terribles, le chrétien se montre admirable de foi et de résignation, l'écrivain, alors à l'apogée, jouit de ses succès et d'une saine et juste popularité, le soldat de l'Église lutte avec ardeur, et se voit supprimer son arme de combat pendant sept ans sans abandonner la bataille." On se souvient, en effet, que l'*Univers* dut cesser de paraître par ordre de Napoléon III; mais Louis Veillot gardait sa plume. Les pamphlets et les volumes continuèrent l'œuvre du journaliste. Il lutta contre les souteneurs de la cause impérialiste, il lutta contre les impies, il lutta contre les anciens amis, hélas!

Les royalistes le jugeaient impérialiste, et les impérialistes le disaient royaliste (page 555). Au demeurant, il n'était ni l'un ni l'autre. Il était d'abord et avant tout le soldat du Pape. Arsène Houssaye a pu terminer ainsi un sonnet, par lequel il le voulait peindre :

"Il a fait son épée avec les clous du Christ". (p. 544)

Il est vrai que le journaliste fut un lutteur et un batailleur. Aucune question importante n'a agité l'opinion qu'il ne l'ait touchée, creusée, approfondie pour conclure toujours, en offrant la solution catholique.

Cette période si mouvementée et par elle-même si intéressante de la vie de "Louis Veillot," son historien l'a écrite "avec son esprit autant qu'avec son cœur," ce qui, évidemment, ne nuit en rien à l'intérêt du lecteur; au contraire!

C'est clair, limpide, vivant et délicieusement ému. Des extraits bien choisis des ouvrages, des articles ou des lettres du fameux polémiste doivent être la parure naturelle et l'ornementation appropriée de sa biographie. Son frère l'a bien compris. Pour qui a lu déjà les livres de Louis Veillot, et surtout sa correspondance, c'est un charme indicible de suivre, dans la trame de sa vie simplement racontée, comme le fil conducteur qui explique ou justifie tant de beaux sentiments déjà connus.

On a bien souvent jugé "Louis Veillot." Son nom est un programme, comme son "Univers" est resté un drapeau. Je suis fort empêché de juger à mon tour ce maître distingué. Après tout, pourquoi pas ?

Son biographe ne le charge pas de compliments. Il expose et loue son œuvre multiple, cela vaut mieux. Mais il est son frère et un peu le fils de sa pensée. L'émotion accentuée naturellement la note laudative. Tout de même, M. Eugène Veillot est resté bien maître de son sujet. Il dit la vérité. Il expose nettement le pourquoi de ses jugements et le motif de ses opinions.

Il m'est venu à l'esprit, en fermant ce troisième volume, un rapprochement qui me paraît significatif. Je le donne pour ce qu'il vaut.

J'ai lu quelque part qu'au grand conseil des peuples, les généraux, vraiment bons commandants, opinent toujours pour la *déclaration de guerre*, et je sais qu'un chirurgien habile se prononce toujours, dans un cas difficile, pour l'intervention du couteau... c'est logique et les effets du procédé sont souvent excellents.

Louis Veillot aimait la guerre. Parce que celle qu'il livrait était juste ? Je le crois. Mais aussi, on se défend mal de ne pas l'admettre, parce qu'il la faisait bien.

Impossible non plus de ne pas reconnaître qu'il fut souvent agressif. Ce n'est pas sans raison que le doux Pie IX, qui l'aima beaucoup, lui répétait avec un sourire, en l'encourageant à défendre la vérité intégrale : "Ma le persone ! ma le persone !" — "Mais les personnes, mais les personnes," sous-entendant, c'est clair, qu'il convenait de traiter les personnes avec plus de ménagement.

Et cela résume bien mon sentiment sur Louis Veillot et sur Eugène Veillot.

Je tiens à le dire ici, parce que parfois des gens, qui n'ont pas le talent des Veillots, s'autorisent de leur exemple pour vouloir tout régler dans le monde et dans l'Eglise. Et c'est loin d'être un avantage pour le bien de la cause catholique.

Certes, je le crois, l'*Univers* a su rester dans la note vraie en se tenant sans cesse sous la direction de Rome, les Veillots ont été et sont encore des soldats généreux au service de l'Eglise. Mais Rome veut que sa voix nous arrive par le canal de l'autorité des évêques et les soldats généreux, précisément parce qu'ils sont généreux, sont parfois trop passionnés, trop vifs et trop mordants.

* * *

Pour inviter mes lecteurs à se procurer les trois volumes de "Louis Veillot," et celui qui viendra, je voudrais, avant de clore cet article, donner quelques extraits que j'ai notés au passage. Bien mieux que ma modeste prose ils seront suggestifs et bien-faisants.

Voici par exemple la *position* de l'*Univers*, au moment où il reparaisait, après un silence de sept ans, c'est Louis Veillot qui tient la plume: "L'*Univers* sera une apologétique générale établie sur le vif des choses présentes et étendue à tous les terrains où se porte la discussion, une œuvre de doctrine, une voix intègre de justice et de vérité," et un peu plus loin: "La vérité politique se dégage de la main du temps. Il faut regarder, attendre et quelquefois subir. Mais la vérité religieuse qui règle en définitive la vérité politique, possède son organe toujours vigilant: il indique et circonserit le terrain où l'on peut s'entendre, définit les bases de la conciliation, la décrète, l'impose. La fonction d'un journal catholique est de rappeler cette doctrine, d'y amener les esprits et d'obéir." (Cf.: pages 552 et 553.)

Voulez-vous savoir ce que le monde perd en perdant le Christ? Ouvrez le volume à la page 502: "Le monde est en voie de perdre avec le Christ tout ce que le Christ lui avait donné. La Révolution dissipe ce royal héritage en se targuant de le conquérir. Tout va à la tyrannie, au mépris de l'homme, à l'immolation des faibles, et tout cela s'accomplit au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Conservons la *liberté* de proclamer que Dieu seul est Dieu et qu'il faut n'adorer que lui, et n'obéir qu'à lui, quels que soient les maîtres que son courroux laisse passer sur la terre. Conservons l'*égalité* qui nous enseigne à ne plier nos âmes ni devant la force, ni devant les talents, ni devant les succès, mais devant la seule justice de Dieu. Conservons la *fraternité*, cette fraternité vraie qui n'existe et ne peut exister sur la terre, que si nous y maintenons la *paternité* et la royauté du Christ."

Mais cela c'est du Louis Veillot. Voici une page d'Eugène, jugeant l'œuvre de Louis et du journal: "Qu'il y ait eu, à cette époque (de 1852 à 1860), dans l'*Univers* et de la main de Louis Veillot, comme de tel ou tel de ses collaborateurs, des mots, des phrases qui, habilement détachés, vont trop loin et paraissent énormes, personne, je le déclare, n'en doit douter. Qu'il serait

piteux le journal qui ne prêterait jamais à ces déloyales critiques ! Or, nous faisons un journal vivant, passionné, hardi, doutant que l'extrême prudence dans le combat fut toujours une vertu. Il en devait résulter quelques défauts de mesure, mais jamais Louis Veillot, même quand les excès du parti de la révolution le rendaient très autoritaire, n'a immolé la liberté à l'autorité. Il les a constamment défendues toutes deux, les jugeant toutes deux nécessaires. Ce fut toujours sa doctrine." (page 187).

* * *

Qu'ai-je besoin d'insister. Je ferme à regret mon cahier de notes. Déjà l'article promis au *Propagateur* s'allonge démesurément.

Je signale pourtant à la hâte la lutte de Veillot contre Mgr. Dupanloup (chap. IV.), la question Mortara (chap. VII.), l'affaire de la suppression de l'*Univers* (chap. X), le *Parfum de Rome* (chap. XIV), à propos de la Vie de Jésus de Renan (chap. XVI), sur la guerre de l'Italie et la participation de Napoléon III à l'Unité Italienne (chap. XVII et XVIII)....

Mais j'aurais mieux fait de vous présenter la *table des matières* toute entière. Tout est à lire et à relire. En deux mots, "Louis Veillot," c'est, à un point de vue spécial, l'histoire du mouvement catholique en France, depuis 1830 jusqu'à 1880 au moins.

Dans le troisième volume, que j'avais accepté de recommander à l'attention des lecteurs du *Propagateur*, M. Eugène Veillot nous expose la période peut-être la plus tourmentée, et assurément pas la moins intéressante de cette grande portion de l'histoire de l'Eglise de France, celle qui va de 1855 à 1869.

Il ne se présentera à l'esprit de personne que cette page d'histoire ne s'impose pas à l'attention de tous les catholiques éclairés de notre pays.

Nous avons besoin chez nous d'étudier les choses de la presse. Chacun à son poste, il faut songer à l'avenir de notre nationalité et de notre foi. Mon ami, M. l'abbé Brosseau, dans son sermon de la Saint-Jean Baptiste, à Notre Dame de Montréal, a pu dire, en juin dernier, que nos esprits dirigeants et notre peuple, passant par une sorte de crise d'émancipation qui rappelle celle du jeune homme au sortir de la puberté, se séparent trop du clergé et de la religion.

Plusieurs ont trouvé que c'était audacieux de parler ainsi à pareil jour, personne n'a dit que le prédicateur, au fond, n'avait pas raison.

En général, nos hommes publics catholiques ne connaissent pas assez les choses de la foi et de la religion.

Qu'on lise "Louis Veuillot"! Ce sera un moyen de réapprendre notre catéchisme, d'une façon pratique et supérieure.

En terminant un excellent article sur les *Mélanges* de M. Tardivel, de la "Vérité" de Québec, l'*Ami du Clergé*, l'avisée revue de Langres que tous nos lecteurs connaissent, écrit ces lignes qui sont pour nous importantes à méditer:

"Les catholiques du Canada nous paraissent occuper encore la belle situation que nous avions (en France) en 1850. Faute de troupes—c'est-à-dire de presse et d'union,—nous avons perdu la bataille; nous souhaitons que notre exemple les instruisse." (1)

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Oct., 1904.



La vocation et le choix d'un état.

"La mère de Jésus-Christ lui dit: "Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé de la sorte avec nous? Votre père et moi nous vous cherchions avec beaucoup d'inquiétude." Il leur répondit: "Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Père." (2)

Il n'appartient qu'à Dieu de disposer absolument de la vocation des hommes; et il n'appartient qu'aux hommes de déterminer, chacun avec Dieu, ce qui regarde le choix de leur état et de leur vocation.

Il n'appartient qu'à Dieu de décider de la vocation des hommes, parce qu'il est le premier père de tous les hommes, et parce qu'il n'y a que sa providence qui puisse bien s'acquitter d'une fonction aussi importante que celle-là.

(1) No 32, 11 août 1904.

(2) Luc.

* * *

En effet, pour bien appliquer les hommes à un emploi, et pour leur assigner sûrement la condition qui leur est convenable, il ne faut pas moins qu'une sagesse et une providence infinie.

Rien n'a tant de rapport au salut que la vocation à un état, et souvent c'est à l'état qu'est attachée toute l'affaire du salut, parce que les moyens de salut que Dieu a résolu de nous donner ne nous ont été destinés que conformément à l'état, parce que, hors de l'état, la Providence de Dieu n'est plus engagée à nous soutenir par ces grâces spéciales qui assurent le salut, et sans lesquelles il est d'une extrême difficulté de parvenir à cet heureux terme.

Ce qui contribue davantage à notre salut, ce n'est point précisément la sainteté de l'état, mais la convenance de l'état avec les desseins et les vues de Dieu, qui nous l'a marqué et nous y fait entrer. Mille se sont sauvés dans l'état religieux, celui-ci devait s'y perdre; mille se sont perdus dans le monde, et celui-là devait s'y sauver.

Que faudrait-il à un père, afin qu'il eût le droit de disposer de la vocation de ses enfants pour lui prescrire celle qu'il doit suivre? Il faudrait qu'il connût les voies de son salut, qu'il entrât dans le secret de sa prédestination, qu'il sût l'ordre des grâces qui lui sont préparées, les tentations dont il sera attaqué, les occasions de ruine où il se trouvera engagé; qu'il pénétrât dans l'avenir, pour voir les événements qui pourront changer les choses présentes; qu'il lût jusque dans le cœur de cet enfant, pour y découvrir certaines dispositions cachées qui ne se produisent pas encore au dehors. Car c'est sur la connaissance de tout cela qu'est fondé le droit d'assigner aux hommes des vocations; et quand Dieu appelle quelqu'un, il y emploie la connaissance de tout cela.

* * *

Les états du monde relèvent du souverain domaine de Dieu et de sa providence comme ceux de l'Eglise. Dès que ce sont des états de vie, c'est à Dieu de nous y appeler; et s'il y en avait où la vocation parut plus nécessaire, je puis bien dire que ce seraient ceux qui engagent à vivre dans le monde, parce que ce sont sans contredit les plus exposés, parce que les dangers y sont beaucoup plus communs, les tentations beaucoup plus subtiles et plus violentes, et qu'il y a plus de besoin d'être conduit par la sagesse et la grâce du Seigneur.

* * *

Il est du droit naturel et du droit divin que celui-là choisisse lui-même son état, qui en doit porter les charges et en accomplir les obligations. Ce principe est incontestable, car si dans la suite de ma vie il y a des peines à supporter, je suis bien aise que le choix libre et exprès que j'en ai fait, en me les rendant volontaires, serve à me les adoucir; et s'il s'élève dans mon cœur quelque répugnance et quelques murmures contre les devoirs de mon état, je veux avoir de quoi, en quelque sorte, les apaiser, par la pensée que c'est moi-même qui m'y suis soumis; moi-même qui ai consenti à tout ce que j'aurais de plus rigoureux et de plus pénible à éprouver.

Tout le contraire arrive, quand des enfants se trouvent forcés de prendre un état pour lequel ils ne se sentent ni inclination, ni vocation; (leurs parents) ne s'obligent pas pour eux à en subir le joug et la dépendance, à en pratiquer les austérités, à en digérer les amertumes et les dégoûts. Quand vous faites accepter à cette fille une alliance pour laquelle elle a de l'éloignement, vous ne lui garantissez pas les humeurs de ce mari bizarre et chagrin qui la tiendra peut-être dans l'esclavage; vous ne l'acquitez pas des soins infinis que demandera l'éducation d'une famille, et qui seront pour elle autant d'obligations indispensables.

* * *

Si des enfants inconsiderés font un mauvais choix, faudra-t-il que des pères et des mères les abandonnent à leur propre conduite, et qu'ils ferment les yeux à tout? Ce n'est point là ma pensée. Si cet enfant choisit mal, vous pouvez le redresser par de sages avis; s'il ne les écoute pas, vous pouvez y ajouter le commandement; et s'il refuse d'obéir, vous pouvez y employer toute la force de l'autorité paternelle. Car tout cela n'est point disposer de sa personne ou de sa vocation; mais au contraire, c'est le mettre en état d'en mieux disposer lui-même. J'appelle "disposer de la vocation d'un enfant" lui marquer précisément l'état que vous voulez qu'il embrasse, sans examiner s'il est ou s'il n'est pas selon son gré; le détourner d'un choix raisonnable qu'il a fait avec Dieu, et former d'insurmontables difficultés pour en arrêter l'exécution; abuser de sa crédulité pour le séduire par de fausses promesses, pour lui faire voir de prétendus avantages qu'on imagine, et pour le me-

ner insensiblement au terme où l'on voudrait le conduire. Voilà ce que j'appelle disposer de la vocation des enfants, et voilà ce que Dieu défend.

* * *

Le choix d'un état, dit saint Bonaventure, peut être mauvais en trois manières : ou par lui-même, parce que l'état est contraire au salut, du moins très-dangereux ; ou parce que celui qui embrasse l'état est incapable de le soutenir ; ou parce que tout honorable qu'est l'état que l'on choisit, tout propre qu'on est à en remplir les fonctions, on n'y entre pas néanmoins par la porte de l'honneur, par des voies droites.

S'il y avait au monde de ces états où, selon l'estime commune, il fût moralement impossible de se conserver et d'être chrétien, un père qui craint Dieu ferait tous ses efforts pour en inspirer (à son fils) de l'horreur et l'en éloigner. Il lui dirait comme le saint homme Tobie : "Prenons confiance, mon fils : nous serons toujours assez riches, si nous avons la crainte du Seigneur. Préférons-la à tous les trésors de la terre, et ne consentons jamais, pour les biens temporels, à perdre ni même à risquer des biens éternels."

(*La Morale chrétienne de Bourdaloue.*)



Je ne lis jamais sans émotion cette touchante histoire de Zachée, montant sur un arbre pour voir passer Jésus. Jésus, devinant cette âme de bonne volonté, lui dit : "Descendez, Zachée, promptement, car je vais loger chez vous aujourd'hui." Zachée descendit, et le reçut avec joie. Monter pour connaître Jésus, descendre pour le recevoir, se réjouir quand il vient chez nous. Que de sujets de méditations !

La connaissance de Notre-Seigneur

Prenons garde d'encourir le reproche que le divin Maître adresse à ses disciples, le dernier soir qu'il passe avec eux, avant d'aller à sa Passion, il leur dit : *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me!*

Connaissions-nous Notre-Seigneur? Le connaissons-nous comme il mérite d'être connu, comme il est nécessaire que nous le connaissions?

Connaissance de Notre-Seigneur : sa nécessité; — ses caractères.

1.—Nécessité de la connaissance de Notre-Seigneur.

1. IL NOUS FAUT LA VÉRITÉ.

Aux esprits inquiets, flottants, peu affermis dans la foi, ou facilement déconcertés par l'objection; aux âmes angoissées par les incertitudes du lendemain de la vie; aux cœurs aigris par l'épreuve; aux volontés que la passion va dérégler, il faut que nous sachions répondre. Il faut que la clarté de doctrine, l'autorité et la fermeté de conviction apparaissent dans nos réponses, au point de faire sentir à ceux qui nous interrogent que nous avons puisé ce que nous leur donnons à une source supérieure, plus haut que ce que les sens, la raison, ou l'expérience ordinaire de la vie apprend à tous : *non caro et sanguis revelavit tibi.*

A qui demander la vérité dans sa plénitude, telle qu'il la faut au prêtre, évangéliste des peuples? A qui, sinon à Notre-Seigneur? *Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit nobis.* — Notre place n'est-elle pas marquée, au premier rang, à l'école du Verbe incarné?

Ce qu'il faut pour affermir ou raffermir les convictions de foi, c'est la déclaration du témoin oculaire, c'est un témoignage précis, authentique. C'est tout ce que nous apporte du ciel le Fils de Dieu fait homme. *Quod vidimus testamur.* — Mais comment nous assimiler ces témoignages de façon à les transmettre avec autorité, si nous ne nous ménageons de fréquents et vivants contacts avec le témoin en personne?

Lui-même ne dit-il pas : *Ego sum lux mundi?* Voulez-vous la

lumière, et pour vous et pour les autres? la voici.—C'est à l'horizon des révélations évangéliques que Jésus montre le soleil levant. Il ne donne pas d'autre indication. Et qui le comprendra sinon le prêtre?

Le Père céleste montrait son Fils aux privilégiés du Thabor, et que leur dit-il? *Ipsam audite..* Ecoutez-le. — Il vient parler, enseigner, révéler. En ce que vous aurez à dire, prenez pour règle de venir le chercher là, à son école, à ses pieds. Quand vous vous mettez à parler à votre peuple, qu'à la manière dont vous le ferez, vos auditeurs découvrent, à ne pouvoir s'y tromper, d'où vous venez et à quelle école vous êtes allé puiser ce que vous leur apportez. — Voilà ce qui fera de nous de vrais apôtres, de vrais pasteurs, de vrais maîtres de la vérité.

2. IL NOUS FAUT LE COURAGE.

Courage contre le mal. — N'est-ce pas à nous d'affermir nos fidèles contre le mal qui envahit tout; et ne nous faut-il pas, à cause de cela, le haïr au double?

Comment faire? Hélas! nous aussi nous sommes hommes, faibles, sensibles aux sollicitations, sujets aux transactions lâches. Comment haïr ce qui nous paraît à nous aussi, si attrayant, à certaines heures? Comment déprendre nos cœurs des attraits du mal, afin d'infliger au mal de grands coups pour le salut des âmes? Comment? Par la connaissance de Notre-Seigneur.

Repassez les souvenirs évangéliques. Qu'y rencontrez-vous de page en page? Des êtres qui vous ressemblent; des cœurs comme le vôtre, épris de jouissances sensibles, pétris de vanité, capables de tous les entraînements. Comment ces cœurs de chair vont-ils se déprendre de ce qui les captive? Comment vont-ils haïr ce qu'ils ont aimé passionnément?

Une rencontre avec Jésus leur suffira. Une entrevue; le tête-à-tête solitaire des bords du Jourdain ou du lac de Tibériade, ou des bourgades de Galilée et de Samarie. Ce sont les futurs apôtres, c'est Madeleine la pécheresse, c'est Zachée le publicain, c'est la Samaritaine. et tant d'autres. Une parole est échangée, et tout est dit, tout est fait. L'être est renouvelé dans ses profondeurs; le passé est en ruines. Ces cœurs sont prêts pour une vie de dépouillement et d'apostolat. — Sans doute l'œuvre de formation n'est point faite, mais le parti est pris. On ne reviendra pas en arrière.

Merveille facile à comprendre. Sous leurs regards surpris, une beauté supérieure à ce qu'ils avaient vu jusque là, vient d'ap-

paraître; et leur cœur qui rampait, se relève. Le feu des saintes ardeurs, jusque là sans flamme, s'allume en lui. Ce feu en un instant a consumé les éléments terrestres. Il ne s'éteindra plus.

Courage pour le bien. — Pour l'exécution du bien sous toutes ses formes. Exercice de toutes les vertus, accomplissement de tous les devoirs, pratique de tous les bons exemples, et le tout vaillamment et en tête du troupeau, comme il convient à un pasteur et à un apôtre. *Educit eas... ante eas vadit.* Le premier à la prière, au travail, à la pénitence, aux œuvres de charité et de dévouement, dans le plus complet oubli de soi-même.

Où chercher ce courage? Où le trouver? Dans la connaissance de Notre-Seigneur. Près de lui, dans l'étude de sa vie, dans la contemplation de ses exemples, nos âmes pusillanimes se muniront d'un courage indéfectible, et se prémuniront victorieusement contre le découragement. Faisons-nous une occupation habituelle et quotidienne, d'aller à la recherche de Notre-Seigneur livré aux Juifs, Capharnaïtes, Nazaréens, Pharisiens; excommunié des synagogues, chassé du temple, crucifié au Calvaire, et néanmoins partout et toujours militant, infatigable uniquement préoccupé de mener à bien l'œuvre qui lui a été confiée, *opus quod dedisti mihi, ut faciam.* — Nous reviendrons de là aguerris, décidés, indomptables.

2. — Caractères de la connaissance de Notre-Seigneur.

Connaissance studieuse. — Connaissance tout d'abord et tout au moins d'ordre intellectuel, où l'on met son intelligence, son travail, ses études, son temps.

Pour connaître Notre-Seigneur, il faut l'étudier. Une part de notre temps doit être assignée d'une manière précise à ce travail, et ce travail lui-même doit être réglé, organisé, afin d'être plus profitable.

Quel est le Manuel de cette étude si nécessaire? C'est l'Évangile. Le texte surtout. Ne nous égarons pas trop loin des textes qu'il a plu à l'Esprit-Saint de dicter aux hagiographes. Aimons le texte de l'Évangile pour les surprises qu'il nous ménage. Le Verbe incarné ne rayonne-t-il pas à travers les lettres?

Où en sommes-nous? Usons-nous de cette méthode? Nous servons-nous de ce Manuel? Quelle est la part que nous faisons à l'étude de l'Évangile dans notre vie sacerdotale, dans chacune de nos journées...; dans nos prédications, dans nos catéchismes,

dans nos conseils de direction, etc.? Le texte évangélique nous est-il familier? Ses détails nous sont-ils bien connus? Le possédons-nous assez, soit pour ne pas hésiter sur l'obscurité de certains passages, soit pour rattacher à leur contexte, comme à un cadre bien connu, les textes que nous citons?

Si chaque profession a sa spécialité d'études, notre spécialité à nous, ne doit-elle pas être l'étude de Notre-Seigneur? Il faut donc absolument qu'il y ait toujours dans notre vie, à quelque âge que nous soyons arrivés, une place assurée à l'étude de Notre-Seigneur, de sa personne, de son histoire, de ses mystères, en un mot de son Evangile.

Qu'arrive-t-il pourtant? Il arrive qu'au lieu de mettre cette étude à la tête de toutes les autres, nous la mettons souvent au-dessous même d'occupations sans portée. Combien de prêtres lisent plus exactement le journal que l'Évangile! Le *Novum Testamentum*, la sainte Bible, la vie de Notre-Seigneur, sont-ils toujours plus facilement sous la main, que le journal du jour ou de la veille.

Il semble, disons-le, qu'en fait d'Évangile on en sache toujours assez. En cette matière on demeure superficiel; on est parfois banal. A la manière dont on cite et dont on répète à satiété tel texte de l'Évangile, on laisse voir à ceux qui écoutent avec intelligence, que loin d'avoir profité dans la connaissance de Notre-Seigneur, depuis les jours du Séminaire, on a presque perdu le peu qu'on en savait alors. Surtout on a perdu le goût de cette étude; et comment le communiquer à d'autres?

Connaissance intime. — L'intimité implique un rapprochement personnel, un contact vivant, des rapports familiers. Connaissance vivante, familière, personnelle. Connaissance qui n'est pas faite d'abstractions, mais où tout est concret, où l'on est deux, où l'on se rencontre et où l'on se reconnaît, comme le disciple reconnaît son maître, et l'ami son ami.

Il faut que la connaissance de Notre-Seigneur soit pour nous ce qu'elle fut pour les disciples de l'Évangile; féconde, décisive, victorieuse. Et comment le fut-elle pour eux? Pourquoi eurent-ils le courage de tout laisser pour le suivre? Parce que l'appel qu'ils entendaient était un appel vivant. Il y avait là, près d'eux, quelqu'un qui parlait, qui sollicitait; un regard fixé, une main tendue, un cœur ouvert. Leur cœur répondait tout entier et se livrait sans même délibérer.

C'est que Dieu connaît sa créature, et quand il veut se faire

aimer d'elle, il la prend par le cœur. Et au cœur humain pour aimer, il faut qu'on lui découvre, sous les textes abstraits, les réalités concrètes dignes de son amour. Il ne lui suffit pas de *quelque chose* à aimer, il lui faut *quelqu'un*. C'est pour cela que, ayant à nous pardonner et à nous gagner, Dieu est venu en personne à nous; il nous a donné une Personne divine à aimer comme compagnon, comme ami et comme frère. — Et ne le voyons-nous pas, ce fils de Dieu devenu l'un de nous, faire tout ce qui est en lui pour rendre son approche et ses appels plus captivants? Relisons l'Évangile. C'est la pieuse journée de Bethabara (Jo. 1); — c'est la scène touchante de la pécheresse (Lc. 7); — c'est la pêche miraculeuse du lac de Tibériade (Lc. 5); — ce sont les douces images du bon Pasteur, du bon Samaritain, du père du prodigue, etc. Si rapprochés de lui et d'une manière si vivante et si intime, qui de nous serait capable de résister?

Voilà des notions élémentaires qu'il faut nous rappeler souvent. Elles trouveront leur développement ailleurs, mais elles avaient leur place ici. Destinés comme nous le sommes à expliquer des textes, à développer des thèses de doctrine, nous sommes exposés à faire abstraction de Celui qui vit et qui se donne aux intelligences, à travers les textes et les thèses. Plus que personne nous avons besoin de faire des efforts soutenus pour reprendre contact avec lui et revenir à lui dans l'intimité.

Et le moyen pratique pour entretenir et développer cette connaissance intime de Notre-Seigneur, quel est-il? C'est la méditation quotidienne. C'est l'oraison.

Envisageons notre oraison de chaque jour comme l'école de la connaissance de Notre-Seigneur. — Allons à la méditation comme un enfant laborieux se rend à l'école, comme un étudiant doit assister au cours de son maître, l'esprit préparé, le cœur plein du désir d'approfondir et de s'assimiler la doctrine. Nous aurons vite réalisé de grands progrès.—(Documents de Ministère pastoral.)



CHARITÉ POUR LA COMMUNAUTE OU L'ON VIT. — N'épargnez ni vie, ni honneur, ni santé pour maintenir, par exemples et par paroles, l'exacte observance et le premier esprit de votre religion; et tenez-vous pour heureux si vous souffrez quelque chose pour un sujet si louable.

(SAINT JEAN DE LA CROIX, VIE.)

La Jeune Fille Chrétienne

I. — COMMENT POUVONS-NOUS LA SALUER ?

1. *Gloire de l'Eglise catholique.*

Ne rappelle-t-elle pas les Agnès, les Agathe, les Lucie, les Cécile, les Pudentienne, les Geneviève, les Germaine Cousin, les Jeanne d'Arc, les Benoîte du Laus et tant d'autres qui ont illustré les siècles chrétiens ?

2. *Joie de la famille.*

Quel plus beau diadème pourrait orner le front de ses parents ? Quel plus riant parterre pourrait embellir la maison paternelle ? Quel soleil plus radieux pourrait mieux en dilater les cœurs ? Sa présence dissipe tous les ennuis, console toutes les tristesses.

3. *Richesse de la paroisse.*

Elle n'est jamais seule dans la voie de la vertu. D'autres l'y suivent, entraînées par ses exemples. C'est à sa piété, à son zèle, que la paroisse doit de compter longtemps parmi les plus édifiantes.

4. *Ressource précieuse du pasteur.*

Que de bien il voit fleurir, grâce à son concours ! La maison de Dieu toute brillante de beauté, les offices divins célébrés avec splendeur, le chapelet du dimanche, les exercices du Mois de Marie et du Rosaire fréquentés, animés, rendus intéressants et fructueux, toutes les œuvres chrétiennes en honneur et prospères, que de raisons pour lui d'espérer une abondante moisson d'âmes !

5. *Source jaillissante des bénédictions divines.*

Le ciel touché par ses prières et sa vie sainte, protège et bénit sa famille, sa paroisse, son diocèse, sa patrie tout entière. C'est Geneviève qui préserve Paris et les environs des ravages d'Attila, Jeanne d'Arc qui délivre la France des étreintes de l'étranger.

6. *Bel édifice spirituel.*

A la voir de près, il est facile de reconnaître qu'elle est un assemblage vivant de vertus variées, qui font l'admiration du ciel et de la terre.

II. — QUELS OUVRIERS LA PRÉPARENT ?

1. *Le Saint-Esprit.*

Bienfaiteur inépuisable, il verse dans son âme les grâces les plus nombreuses : vives lumières, attraits puissants pour les choses supérieures, courage infatigable dans la fidélité au devoir, entraînements irrésistibles vers la vertu.

2. *Les parents chrétiens.*

Qu'ils sont admirables, si, en vrais coopérateurs du Saint-Esprit, ils savent former l'âme de leurs enfants selon les règles de l'Évangile! Une bonne mère est habile et féconde en industries, pour les façonner, ses filles surtout, à son image et à sa ressemblance. Ma sublime mère! s'écriait M. de Maistre. Saint Grégoire, pape, disait hautement: "C'est Sylvie, ma mère, qui m'a donné à l'Église."

3. *Les pasteurs zélés.*

Ils ne sont jamais étrangers à cette merveille. A côté de Ste Pudentielle, nous voyons l'Apôtre saint Pierre; à côté de sainte Cécile, le pape saint Urbain; à côté de sainte Geneviève, l'évêque saint Germain; à côté de la Bienheureuse Marguerite-Marie, le V. P. de la Colombière; à côté de sainte Catherine de Sienne, le P. Raymond de Capoue. Un pasteur selon le cœur de Dieu ne néglige jamais cette portion si précieuse de son troupeau; il lui prodigue ses soins intelligents, discrets et dévoués. De son côté, Dieu ne manque jamais de bénir ses efforts.

4. *Les maîtresses.*

Elles ne peuvent être les associées du Saint-Esprit que si leur enseignement est franchement chrétien. Mais qu'elles sont puissantes, si elles entrent résolument dans cette voie!

5. *Les bonnes compagnes.*

Incontestable est l'influence des milieux. Si l'on doit tout craindre de celle qui entretient des liaisons équivoques, on peut tout espérer de celle qui n'en a que de bonnes.

6. *Enfin, la jeune fille elle-même.*

Le travail personnel est indispensable; sans lui, tout le reste est rien. Il se résume ainsi: correspondre à la grâce, suivre la direction des parents, des pasteurs et des maîtresses chrétiennes, imiter les bonnes compagnes, s'appliquer sérieusement à la pratique des devoirs et des vertus.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Faites de ce travail l'objet de vos réflexions et de vos efforts. Vous le voyez déjà, il le mérite.

2. Rappelez-vous que les meilleurs fruits en seront pour vous: l'honneur, les bénédictions divines, le bonheur en ce monde et en l'autre.

3. N'oubliez pas ce qu'il réclame: *volonté, courage et constance*, trois mots que vous devriez porter écrits dans vos mains.

CHANOINE TOUBLAN.

La Béarnaise

La voix des cascades gémissait
comme une prière sans fin....

(F. OZANAM, *Pèlerinage au
pays du Cid*)

(Suite)

IV.

Quand Flourèto arriva, Géraldine la reçut à bras ouverts.

— Chère Fleurette, lui dit-elle, nous sommes charmés de vos œuvres. Vous avez un grand talent : tout ce que nous avons lu, Léon et moi, est très-beau. Il ne tient qu'à vous de devenir célebre. Ce soir, au concert, je veux chanter la *Fiancée du contrebandier* ; mais il faut que vous m'entendiez, il faut que vous veniez au salon. Vous êtes de ma taille : je vais vous faire coiffer ; vous mettez ma robe rose. Vous serez comme Cendrillon, et moi comme la fée sa marraine. Oh ! ce sera charmant !

Et la jeune femme sautait de joie comme un enfant.

— Le temps des fées est passé, madame, dit Flourèto en souriant tristement. Vous auriez beau me déguiser en demoiselle, on reconnaîtrait sous ses habits d'emprunt la pauvre ouvrière, la sœur du soldat, et maîtres et valets se moqueraient d'elle. Tout ce que je puis accepter, c'est la permission d'entrer dans le jardin de l'hôtel et d'écouter la musique sans aller avec les domestiques. Je me tiendrai bien cachée.

Géraldine voulait insister, mais son mari trouva que Flourèto avait bien raison.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une petite ville, ma chère amie, dit-il à sa femme ; du moment où l'on saurait que cette musique a été composée par une simple mortelle que l'on voit tous les jours, on n'y ferait attention que pour la critiquer.

— C'est donc comme à Paris ?

— Absolument, mais avec une nuance de plus de mesquine jalousie et de sot dénigrement. Et ce n'est pas nouveau. Nul n'est prophète en son pays. Mais Flourèto vous entendra chanter. Je vais lui faire donner la clef de la petite porte du jardin, et prévenir le maître d'hôtel. Vous n'aurez pas peur, Flourèto ? Je vous avertis que vous serez absolument seule dans le jardin. On n'y laisse entrer personne après le coucher du soleil.

Tout fut convenu. Flourète prit la clef, et alla prévenir sa tante de la sortie nocturne qu'elle projetait.

La nuit vint rapide, bien qu'on fût en plein été. La hauteur des montagnes abrège la durée du jour, et le crépuscule est presque nul dans ces vallées profondes.

L'hôtel des Bains s'illumina, et son grand salon rassembla bientôt toute la société des baigneurs et des bourgeois d'Aiguesvives. Les toilettes provinciales, mêlées aux élégances parisiennes et aux fantaisies anglaises, offraient un aspect pittoresque, et le papillon gris, voltigeant de groupe en groupe, se multipliait pour complimenter toutes les dames et les placer le mieux possible.

Il s'était distingué dans l'arrangement ingénieux du salon, pour lequel, à vrai dire, Léon l'avait aidé de ses conseils, et il recevait force félicitations des invités. Mais son triomphe fut au comble lorsqu'il courut recevoir à la porte la jeune et célèbre cantatrice et lui offrit son bras. Géraldine resplendissait de bonheur, d'éclat et de grâce, et la fleur africaine brillait comme une flamme dans ses cheveux d'un noir de velours. Tous les regards étaient tournés vers elle, et les gens bien informés disaient à leurs voisins :

— Madame de Caverley n'est pas une chanteuse de théâtre. C'est une femme du grand monde. Elle a chanté chez l'impératrice, et, l'hiver dernier, à Paris, on ne parlait que d'elle. Son mari est aussi très bon musicien. C'est vrai : je l'ai lu dans le *Figaro*.

Le concert commença. Après deux morceaux de musique instrumentale qui eussent été charmants si le premier violon ne s'était pas obstiné à jouer un demi-ton trop haut, et que certain hautbois n'eût orné son solo d'une volée de canards, un amateur légèrement enroué chanta d'une voix souterraine le grand air : *Tombe de mes aïeux*, de façon à assassiner Donizetti si ce maestro eût été là. On applaudit cet infortuné chanteur avec commisération, et quelques bâillements se dissimulaient déjà sous les éventails, lorsque Léon se mit au piano. Géraldine chanta la *Fiancée du contrebandier* au milieu d'un profond silence. On n'osait respirer, de crainte de perdre une seule note de ce chant ravissant. Mais dès qu'elle l'eut fini, les applaudissements retentirent. Il fallut répéter l'admirable mélodie, et pendant une heure il fut impossible d'entendre autre chose que des compliments et des félicitations.

— De qui est cette musique ? demanda un vieil amateur à Léon.

— Auteur inconnu, répondit celui-ci.

— Et les paroles ?

— Poète anonyme, monsieur. Je suis désolé de ne pouvoir vous mieux renseigner.

— J'entends, j'entends ! fit le bonhomme d'un air fin.

Et il alla dire partout :

— Ces paroles et cette musique sont de M. Léon de Caverley : je le lui ai fait avouer à lui-même, en m'y prenant adroitement.

Pendant ce temps Flourète, enveloppé dans son capulet et toute frissonnante d'émotion et de froid, errait dans le jardin que remplissait le brouillard qui monte chaque nuit du gave et s'étend sur toute la vallée. Elle s'approcha des fenêtres, monta sur un banc et essaya de voir à travers les vitres ce qui se passait dans le salon, mais la buée l'empêchait de rien distinguer. Les vasistas ouverts dans le haut permettaient heureusement aux sons de la musique d'arriver jusqu'à elle. Les premiers morceaux lui semblèrent longs ; mais à peine eut-elle reconnu le prélude de sa mélodie, que la pauvre fille, sentant ses jambes fléchir, se mit à genoux. Elle écouta le chant avec une grande anxiété. Le silence des auditeurs l'effrayait.

— Hélas ! pensait-elle, ils ne trouvent pas cela bien !

Mais quand les applaudissements éclatèrent, quand l'air fut répété jusqu'à trois fois et dit à chaque reprise par Géraldine avec un accent plus expressif, Flourète se leva, tendit ses mains jointes vers le ciel et s'écria :

— O mon Dieu, je vous remercie ! J'ai donc fait quelque chose de beau !

Elle crut entendre marcher : elle eut peur, et, s'enfuyant, ouvrit la petite porte et courut sans reprendre haleine jusque chez elle.

La tante dormait. Flourète monta dans sa chambre et se mit à la fenêtre. Par delà le gave elle apercevait l'hôtel illuminé, la masse noire et confuse des maisons de la ville, et le clocher de l'église que la lune commençait à éclairer. De vagues accords de musique arrivaient jusqu'à Flourète : ils cessèrent bientôt, et les lumières s'éteignirent.

Flourète dit son chapelet et s'endormit, bercée par des rêves étranges et joyeux.

Et quand la cloche fêlée de la vieille horloge de l'église sonna quatre heures, et que l'aurore colora de rose le pic du Midi, les sonnettes des chèvres que le pâtre allait chercher de porte en porte pour les conduire dans la montagne commencèrent à tinter au fond de la vallée, et Flourète se leva bien vite pour aller à la première messe et travailler ensuite jusqu'au coucher du soleil.

V.

L'année d'après, le joli mois de mai commençait à disperser le beau monde parisien. Il était minuit. Dans un élégant petit salon, au quatrième étage d'une maison des Champs-Élysées, Flourèto s'était endormie sur une causeuse de damas bouton d'or. Un tricot tombé à ses pieds, et une lettre commencée, posée près de la lampe, témoignaient qu'elle avait fait le possible pour résister au sommeil, mais la fatigue l'avait emporté sur la résolution qu'elle avait prise d'attendre Léon et Géraldine. Un long peignoir blanc enveloppait tout entière Flourèto, et ses cheveux bruns échappés d'une résille ponceau couvraient à demi son front pâle et ses joues amaigries. Flourèto n'était ni belle ni jolie, mais ses grands yeux pleins d'expression donnaient à sa figure un charme étrange. Quand elle les fermait il ne restait rien qu'un visage chétif et comme effacé.

La lettre commencée, adressée à la tante Saccarère, était en patois béarnais :

"Mama Tata, disait-elle, je compte les jours, les heures et les minutes avec bien plus de joie encore que les écus, car à la Saint-Jean nous partirons pour Aiguesvives. Madame Géraldine veut revoir le pays qui l'a guérie, et elle a la bonté d'ajouter : "le pays où elle a découvert une merveille." La merveille, hélas ! c'est moi, ce sont mes chansons, publiées maintenant et que l'on voit aux vitres des boutiques de ceux qui vendent des pianos et des violons. Sur la couverture il y a écrit : *Chants béarnais, paroles et musique d'Isaure d'Orthez*. Je n'ai pas voulu mettre mon vrai nom à cause des méchantes langues d'Aiguesvives. Quant aux paroles, c'est M. de Caverley qui les a tournées en français. Il y a aussi une image où l'on a tiré le portrait d'une cascade, d'un aigle et d'une belle demoiselle décoiffée qui regarde en l'air. Les Parisiens achètent cela comme des almanachs, et le payent cinq francs. Le marchand me donne dix-sept sous pour ma peine et, de plus, je suis devenue si célèbre que l'on me montre comme une bête curieuse. Madame Géraldine m'a fait refaire en belle soie mon costume béarnais, et cet hiver j'ai promené mon corsage brodé et mon capulet rouge dans vingt salons où j'ai pensé étouffer.

"On me fait tant de compliments que je deviendrais une orgueilleuse si je les gardais dans mon cœur, mais ces balivernes entrent par une oreille et sortent par l'autre

“Madame de Caverley voulait me marier. L'éditeur qui a publié mes chansons aurait bien voulu m'épouser. C'est un veuf, un bien brave monsieur, qui gagne beaucoup d'argent. Il y a aussi un jeune homme pâle, qui joue du violon, et qui m'ennuyait de ses soupirs. Je les ai remerciés tous les deux bien honnêtement, en leur disant que je ne voudrais pour rien au monde me marier dans ce pays-ci. Je m'y ennuie trop. Je ne suis contente que lorsque nous sommes seuls, monsieur, madame et moi. Ils me jouent ma musique, la musique de chez nous. Alors je crois être encore à Aiguesvives.

“J'ai reçu de l'argent du marchand de chansons. Je vous envoie cinq cents francs, ma bonne Tata. Payez tout ce que devait mon père et gardez pour vous le reste. Je vous en dois bien d'autres. Je recevrai encore de l'argent avant de partir, mais je ne serai contente que lorsque j'entendrai.”

La ligne était restée inachevée.

Enfin Léon et Géraldine rentrèrent sans bruit, et s'arrêtèrent devant la jeune fille endormie.

— Pauvre Flourèto, dit Géraldine, c'est dommage de la réveiller. Il faut pourtant qu'elle aille se coucher.

Elle l'embrassa doucement et lui dit :

— Chère petite amie, pourquoi nous avoir attendus, souffrante comme vous l'êtes ?

Flourèto s'éveilla en tressaillant.

— Oh ! dit-elle, je rêvais que je l'entendais !

— Qui ? demanda Géraldine.

— Rien, rien, c'était un rêve, dit Flourèto. Bonsoir, madame, vous êtes-vous bien amusée ?

— Beaucoup, et j'ai été bien applaudie. Votre chant de l'*Aurore* a eu un incroyable succès. Et je vous apporte une commande, comme disent les marchands. La princesse de Hauteville veut que vous lui fassiez de la musique sur les paroles que voici, et elle vous offre vingt louis pour cela.

Flourèto se mit à pleurer.

— Cette pauvre enfant tombe de sommeil, dit Léon, ce n'est pas le moment de lui demander quoi que ce soit. Allons, Flourèto, essuyez vos yeux, mon enfant. Songez que dans un mois vous reverrez les Pyrénées.

— Vous me comprenez, vous, monsieur, dit Flourèto.

Le lendemain matin, madame de Caverley, aussitôt habillée, alla frapper à la porte de Flourèto. Elle la trouva toute en larmes.

— Mais enfin, dit-elle, qu'avez-vous? quelqu'un vous a-t-il brusquée? êtes-vous malade?

— Non, dit Flourèto; tout le monde est charmant pour moi, et vous et monsieur de Caverley plus que personne. Vous me traitez comme si j'étais votre sœur, je suis comblée de vos bontés, mais je ne puis plus composer, et c'est ce qui me tue.

— Pourtant, dit Géraldine, il n'y a pas huit jours que là, à cette place, vous avez écrit un chant ravissant, celui que j'ai dit hier soir.

— C'était un air que je savais depuis deux ans, madame. Elle me l'avait chanté le jour de Pâques fleuries.

— Qui vous l'avait chanté? dit Géraldine.

— Celle qui m'a tout dicté, dit Flourèto, celle que je n'entends plus depuis que j'ai quitté mes montagnes. Celle qui chantait la nuit au fond du ravin, sur la pente des bois, quelquefois dans l'église, toujours, toujours, dans les flots du gave. Il faut que je retourne chez nous, madame, ou bien je vais mourir!

Effrayée de sa pâleur et de l'éclat fiévreux de ses yeux, Géraldine pria Léon d'avancer l'époque du départ, et quelques jours après, ils arrivèrent à Aiguesvives.

La vieille tante les attendait à la descente de la diligence. Flourèto, avant d'aller chez elle, voulut se rendre à l'église. Géraldine et Léon la suivirent. Flourèto marchait si vite que la tante resta en arrière, et les jeunes époux ralentirent le pas pour l'attendre.

— *Nous te Dame deün cap deün poun, aydat me d'aquest hore!* dit la bonne vieille en patois béarnais, et elle ajouta en mauvais français :

La pauvre! elle a la terre sur la figure. C'était bien la peine d'aller dans votre Paris! La voilà bien chancée avec tout son argent!

— Elle n'a que le mal du pays, dit Léon, l'air natal va la guérir.

Ils arrivèrent à l'église. Flourèto était restée à l'entrée, debout près du bénitier de granit. Les yeux fermés, les mains jointes, la tête penchée, elle écoutait. De vives couleurs et l'expression d'une indicible joie animaient son visage.

— Qu'avez-vous, Flourèto? dit Géraldine.

— Chut! fit-elle, écoutez!

Ils écoutèrent. Par les vitraux entr'ouverts entrâit la brise d'été; un harmonieux murmure, écho du bruit lointain du torrent, résonnait sous la voûte.

— L'entendez-vous? dit Flourèto. C'est Elle, c'est la voix de l'ange de mon pays! Ce soir, j'écrirai ce qu'elle vient de me chanter, et jamais, plus jamais, je ne m'en irai d'ici!

Elle tint parole. En vain ses amis voulurent la tenter, lui rappeler les fêtes, la gloire, les succès qui l'attendaient encore; Flourèto sut résister à toutes les instances et resta dans sa petite maison, au bord du gave béarnais.

Géraldine, retournée à Paris, lui écrivait de temps en temps. Flourèto, pour toute réponse, lui envoyait quelques pages de musique. Léon les faisait graver et veillait à en tirer le meilleur parti possible pour les intérêts de sa jeune protégée, à qui il envoyait les sommes qu'il pouvait arracher à la rapacité des éditeurs.

Deux années se passèrent ainsi, sans que Géraldine revînt aux Pyrénées. Elle fit un long voyage en Italie, et, au retour, trouva une lettre déjà vieille de six mois et qui lui annonçait le prochain mariage de Flourèto. Géraldine lui répondit tout de suite, et demanda quelques détails à la jeune Béarnaise.

Flourèto les lui donna tant bien que mal, car elle écrivait difficilement en français.

“Je devrais être heureuse, disait-elle, j'ai un bon mari, que ma tante m'a choisi, et qui est pour elle comme un fils. Nous avons une jolie métairie à cinq minutes d'Aiguesvives, rien n'y manque; mais depuis que je suis mariée, je n'entends plus rien chanter, même dans l'église, même au bord du gave, et je me meurs d'ennui.”

L'été vint: Géraldine et Léon partirent pour Aiguesvives. Ils ne s'étaient pas annoncés et allèrent surprendre Flourèto dans sa ferme, un beau matin. Elle était occupée à donner du pain à toute une armée de poules, de pintades et de pigeons, et les couleurs de la santé brillaient sur son visage. En apercevant ses amis elle fit un cri de joie et s'élança vers eux. Après les premières effusions, Géraldine lui dit:

— Êtes-vous heureuse, Flourèto?

— Oh que oui ! madame ; je dis des alleluia toute la journée pour remercier le bon Dieu.

— Vous entendez donc encore la voix ? dit Léon.

— Non, monsieur, c'est fini. Je ne compose plus, je n'entends plus l'ange, mais venez voir : il y a du nouveau à la maison.

Et les faisant entrer dans sa rustique demeure, la jeune femme s'approcha d'un berceau et soulevant un léger voile leur montra une petite fille endormie.

— Elle s'appelle Géraldine, leur dit-elle, son premier cri m'a consolée, et j'espère qu'elle chantera un jour. Et voilà pourquoi je ne m'ennuie plus !

FIN.



Primes aux Abonnés du "Propagateur"

Tout abonné qui nous fera parvenir le prix de son abonnement (50 cents) pourra choisir une des primes Nos. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, ou 12. Les primes Nos. 13, 14 et 15 sont soumises à des conditions particulières.

PRIME No 1.—Comprenant 2 volumes : Imitation de Jésus-Christ, traduction de Lamennais (690 pages). — Introduction à la vie dévote, par S. François de Sales (580 pages).

PRIME No 2.—Six volumes : De l'invocation miraculeuse des saints dans les maladies et les besoins particuliers, 300 pages.—Auréole de la Mère de Dieu, nouveau mois de Marie, 340 pages.—Charité envers les âmes du Purgatoire, 125 pages.—Recueil de prières spéciales pour les pèlerins, 300 pages.—L'Ange Conducteur du premier communiant.—Exercices de piété pendant la Sainte Messe.

PRIME No 3.—Six volumes : Caractères de La Bruyère, édition annotée 2 volumes 400 pages.—Théâtre choisi de Calderon, 2 volumes 400 pages Pompée et le menteur, par Corneille, 1 volume.—Oraisons funèbres de Bossuet, 1 volume.

PRIME No 4.—2 volumes : L'Épave, roman, par Marie Alfred Nettement 250 pages.—Avec et sans dot, roman, par Etienne Marcel, 281 pages.

PRIME No 5.—2 volumes : A travers le monde, aventures de voyages avec gravures, 200 pages.—Dans le tourbillon du monde, roman, par Veldenz, 275 pages.

PRIME No 6.—2 volumes : Souvenirs de guerre, 1870-1871, par le colonel de Ponchalon, 1 volume 300 pages.—La Vérité en politique ou étude sur le Pouvoir dans la société, par l'abbé Sénigon, 1 volume 500 pages.

PRIME No 7.—2 volumes : La Fille à Jacques, roman, par Deslys, 37 pages avec gravures.—Le Bouquet de lin, roman, par Vattier, 30 pages.

PRIME No 8.—2 volumes : Chez les Cannibales de Bornéo, grand volume avec gravures.—Les Pays nouveaux : l'Afrique, le Pôle, avec gravures.

PRIME No 9 (exceptionnelle).—3 volumes par Mgr Charles Gay : De la Mortification—De la Charité envers Dieu—De l'humilité,

PRIME No 10.—2 beaux grands volumes : Lettres sur Rome, par Henri de Riancey, 275 pages. — Histoire de l'invasion des Etats Pontificaux par le baron de Mévius, 425 pages.

PRIME No 11.—Ouvrage très remarquable : Esclaves, serfs et mainmortables, par Paul Allard. L'esclavage en Orient, chez les Juifs, à Rome ; l'Eglise et l'esclavage, les esclaves martyrs ; le servage et les invasions, la vie d'un serf au 9e siècle, les derniers mainmortables en France, 1 volume, 300 pages.

PRIME No 12.—100 cartes postales illustrées, jolis dessins ; types militaires, vues du vieux Paris, vues du Paris moderne, etc.

PRIME No 13.—Eléments de Physique, par Félix Fraïche. 1 fort volume de 700 pages avec très nombreuses gravures, bonne reliure (Pour recevoir cette prime *franco* il faut ajouter 12 cents (en tout 62 cents).

PRIME No 14.—Pour cette prime absolument exceptionnelle, il faut ajouter 50 cents au prix de l'abonnement (en tout \$1.00.) 2 volumes, ensemble de plus de 1500 pages, avec de très nombreuses gravures, reliure toile et tranche dorée : Histoire de France continuée jusqu'en 1873 par Emile Bonnechose.

PRIME No 15.—Album de l'Univers catholique, in 4°, cartonné, contenant 60 splendides illustrations (Pour cette prime il faudra ajouter 15 cents pour le port, 65 cents en tout).

N. B. Toute personne qui nous fera parvenir le prix de 5 abonnements aura droit à une prime supplémentaire, soit en tout six primes, à choisir dans les Nos. 1 à 12 ; si l'on choisit dans les Nos. 13 à 15 il faudra ajouter le supplément exigé pour ces numéros.